



LA ROCHE-QUI-TUE

TROISIÈME PARTIE LA MORTE VIVANTE

(SUITE)

— Représentant du peuple, cria-t-elle, je te demande justice contre le scélérat dont j'ai été l'épouse et la victime. Tu me la refuses. Mais il est une chose que tu n'as pas le droit de me refuser : je veux mourir avec le prisonnier.

— Soit ! gronda Jean Bon Saint-André, tu mourras avec lui. A la plate-forme !

Et, donnant l'exemple, il s'engagea le premier dans l'escalier en vis qui menait à la plate-forme.

En un instant, la salle basse s'était vidée. Mais au moment où Killerton, enfin triomphant, s'apprêtait à gravir lui aussi l'escalier, il se trouva face à face avec le comte de Plestin et Jean Prigent.

Celui-ci était blême, mais ses yeux étaient injectés de sang. Il fit un signe et Yves Le Braz s'élança hors de la salle du conseil.

Alors Jean, prenant un pistolet qu'il avait dissimulé sous son justaucorps, en dirigea le canon vers la poitrine de Killerton.

— Ne te réjouis pas encore, Arthur de Kergroaz, murmura-t-il d'une voix qui sifflait entre ses dents ; j'ai brisé le crâne à ton complice, Jorge Darros, avant-hier matin ; j'ai tué cette nuit ton complice, Saint-Julien, et j'ai jeté son cadavre dans le Dourdée. Ton serviteur, Ralph Gregh, est entre nos mains. Tu es donc perdu, tu le vois. Eh bien, retiens ceci : au moment où le feu des soldats abattra mon frère, la balle de ce pistolet t'entrera dans le cœur. Tu es prévenu. Il dépend de toi de vivre ou de mourir.

Un bruit sourd retentit du côté de la porte du fort. On entendit la voix puissante d'Yves Le Braz qui criait :

— A moi, les gars ! La porte est ouverte, la herse est brisée. Tous ici. Sauvons le chef ou vengeons-le.

Une furieuse clameur roula comme un vent d'orage autour des granitiques murailles du château. L'instant d'après, les hommes de la Kerret-ar-laz avaient forcé l'entrée de la barbacane et des poternes. Deux cents hercules, la hache et le pistolet au poing, se ruaient à l'assaut de la forteresse.

Killerton, impuissant et livide, put voir déferler ce flot. Il vit Yves Le Braz passer comme un éclair, portant sur ses épaules un homme étroitement garrotté, et, dans cet homme, il put du premier coup d'œil reconnaître Ralph Gregh.

— Je suis perdu, pensa l'Anglais, dont une sueur froide baignait les tempes.

Et son regard désespéré fit le tour de cette salle

glacée comme un sépulcre, cherchant une issue par laquelle il pût s'enfuir.

Le pistolet de Jean Prigent était toujours fixé sur lui, moins implacable que le regard de flamme dardé sur lui par ces yeux semblables à une braise ardente.

Alors, se sentant vaincu, courbé sous la fatalité, il retrouva le stoïque courage de sa race et se croisa les bras devant la mort imminente.

Là-haut, au-dessus de leurs têtes, un autre drame plus poignant et plus grandiose se jouait.

Le représentant était arrivé le premier sur la plate-forme. D'un rapide coup d'œil jeté sur la mer et les îles il avait embrassé le tableau.

Aussi loin que son regard put s'étendre, il voyait des barques de toutes dimensions ceignant le château fort. Et, à chaque instant, de nouvelles embarcations se détachaient de la côte, apportant des renforts à ces assiégeants jusqu'à présent pacifiques, mais dont la mort de leur chef allait déchaîner les colères.

Le commandant du fort Taureau s'approcha du conventionnel. Il était pâle.

— Citoyen, dit-il d'une voix contenue, tu joues là une terrible partie. Tous ces hommes sont de bons et sincères patriotes, qu'une injustice va transformer en ennemis irrécyclables. Je les connais. Ce sont des lions. Ils sont six mille pour le moins, et j'ai cent hommes pour nous défendre.

Jean Bon Saint-André était aussi têtue que brave. Il répliqua d'une voix sourde :

— Fais former et mets en place le peloton d'exécution.

L'officier obéit. Douze hommes, les fusils chargés, vinrent se placer sur l'une des faces de la plate-forme carrée.

En face d'eux, à l'autre bout, Alain se dressa, fier et vaillant, regardant en héros l'injuste destinée.

Il voulut écarter Ameline. Elle noua ses deux bras à son cou en lui disant :

— Je n'ai pu t'appartenir vivante. Je serai à toi dans la mort. Rien ne peut plus nous séparer.

Le représentant eut un geste d'exaspération. Il avait honte de son rôle. Il désigna Ameline et commanda :

— Eloignez cette femme de cet homme. Il faut en finir.

Mais la comtesse s'était accrochée aux épaules du condamné. Elle cria au conventionnel avec une farouche énergie :

— Ne reviens pas sur la parole donnée. Tu m'as promis que je mourrais avec lui. Tiens ta promesse.

Cette scène devenait vraiment affreuse. Jean Bon Saint-André sentait tout l'odieux de son attitude. Mais il ne voulait point paraître céder devant la menace de la foule. Il jeta encore un regard du haut des remparts. Les barques avaient accosté l'îlot, des échelles étaient dressées. Une clameur furieuse monta qui disait :

— Justice, citoyen représentant. Justice, si tu ne veux pas que nous démoliions le fort.

En ce moment le commandant lui toucha le bras.

— Citoyen, dit-il, la position est critique. Ils ont forcé la porte et mes hommes sont débordés. Choisis et prononce.

— J'ai choisi, répliqua Jean Bon, farouche.

Il tira son sabre, et se tournant vers le peloton d'exécution, il commanda durement :

— Apprêtez armes !

Les soldats obéirent, mais lentement, à contre-cœur. Le représentant eut peur. Il sentit la colère du peuple venir sur lui.

Il n'eut pas le loisir de faire de longues réflexions.

Brusquement une poussée formidable se fit. Vingt hommes, vingt matelots, des démons, le couteau aux dents, hache, sabre ou pistolet au poing, firent irruption sur la plate-forme, et avec un terrible ensemble s'apprêtèrent à se ruer sur le groupe formé par le représentant et les soldats. Une voix formidable cria :

— Citoyen représentant, tu as voulu la bataille, tu vas l'avoir. Branle-bas de combat !

En un clin d'œil une muraille vivante s'interposa entre le peloton et les condamnés. Mais cette fois les soldats, acculés à la nécessité de se défendre, abaissèrent leurs fusils et mirent en joue les assaillants. La lutte se prépara furieuse, sans merci.

— Bas les armes ! cria l'organe puissant d'Alain Prigent.

D'un bond, le jeune chef avait traversé l'espace qui séparait les adversaires. Tête nue, le bras levé, il répéta :

— Bas les armes ! au nom de la patrie qu'il faut sauver !

Et tel fut l'empire de cette voix de commandement que fusils et pistolets se relevèrent en même temps.

Alors Alain interpella violemment le conventionnel, immobile et muet de stupeur.

— Citoyen représentant, tu voulais une preuve de mon innocence. En voici une de la trahison de mon accusateur !

Et, la main tendue, il montrait l'horizon à l'est, qu'empourpraient les feux du soleil levant.

Six grands navires, six vaisseaux de guerre, grandissaient dans la fulgurante lueur de l'orient. On voyait briller leurs canons et battre à leurs cornes le drapeau abhorré de la nation rivale, de l'ennemi héréditaire.

— Les Anglais ! cria d'une seule voix la foule. Les Anglais ! à mort ! à mort !

Jean Bon Saint-André détacha son ceinturon et le tendit à Alain Prigent avec une grande noblesse de geste et d'expression :

— Alain Prigent, je te dois une réparation publique. Voici mon épée. Prends-la et conduis-nous. Tu es notre chef !

— Aux roches de Primel ! Tous aux roches ! com-
manda le jeune homme frémissant.

VI

LA ROCHE-QUI-TUE

Le cri : "Aux roches de Primel !" avait retenti, répété par des milliers de voix, et toutes les barques viraient pour rejoindre la côte de Térénez. C'était une véritable surprise que venaient de tenter les Anglais, surprise concertée entre le commodore Sholton et le comte Arthur. C'était là, sans nul doute, l'avis que Ralph avait porté à Balahic et que Balahic avait transmis à l'escadre britannique.

Et, il faut bien le reconnaître, ce plan, audacieusement conçu, était sur le point de réussir.

Le représentant du peuple, la première surprise passée, avait tenu à son prisonnier un petit discours bien senti :